

**Atelier-dialogue "La misère est violence. Rompre le silence pour la paix" .
23 et 24 mars 2011 Centre International Joseph Wresinski à Baillet (France)
Interview Nelly Schenker (NS), Baillet, 24 mars 2011
(transcrit du suisse-allemand par Marie-Rose Blunski (MRB))**

MRB : Nelly Schenker, nous avons voulu, lors de ces deux jours, expérimenter ce qu'il faut pour qu'on puisse parler ensemble entre des personnes de différents pays qui connaissent la pauvreté, des universitaires et des volontaires, et tu as dit à la fin qu'il y avait eu des choses difficiles.

Peux-tu dire comment tu l'as vécu ?

NS : **Ce qu'était difficile c'est qu'il y a eu beaucoup de mots** – tout était en français et en anglais – et moi ces derniers temps, je n'ai pratiquement pas pratiqué le français. Et il y avait des mots que je ne connaissais pas, donc je n'ai rien pu faire de ces mots. Quand j'ai demandé ce que signifiait tel ou tel mot, je n'ai pas reçu la bonne réponse. Cela allait trop vite.

MRB : Peux-tu donner un exemple ?

NS : par exemple, j'ai demandé ce que veut dire le mot « mythe », est-ce que cela correspond à « Sage » en allemand ? Et je n'ai pas reçu de réponse. Je n'ai pas compris ce que la personne qui parlait voulait dire, parce que je ne connaissais pas ce mot.

MRB : quand nous disons que nous parlons anglais et français, et qu'il y a des personnes dont ce n'est pas la première langue, même si, comme toi, elles connaissent bien le français, parfois elles ne comprennent pas tel ou tel mot. Il faut qu'on admette la question : « que veut dire ce mot-là ? »

NS : Oui, mais en plus, à côté de moi, il y avait quelqu'un qui parlait anglais et j'avais la traduction française dans les écouteurs, mais faible et lointain, et il a continué à parler avant que je puisse saisir la traduction.

MRB : C'est l'aspect technique de la traduction ?

NS : L'aspect technique, oui : j'entendais les deux langues en même temps et je ne savais pas si j'allais écouter l'anglais ou le français.

C'était un peu difficile de me familiariser avec quelque chose qui était aussi nouveau pour moi, cette forme d'apprendre. Je ne connaissais pas les questions, qui ont été posées sur place. C'est bien, d'une certaine façon, mais quand il y a ces mots qui viennent, et que cela va beaucoup trop vite avec l'anglais et le français à côté, le cerveau n'arrive plus à suivre ce qui a été dit, on est plutôt perdu et on se détache. Je ne peux pas me concentrer sur la question qui est posée : à savoir ce que nous en avons appris ou ce que nous en avons pensé ou ce qu'on pourrait faire, je ne peux pas répondre à ces questions.

C'était comme si ce qui avait été préparé était clos et on n'a pas vraiment pu entrer dans les questions qui ont été posées et dans l'échange. Il y a eu deux échanges, d'un professeur et de deux personnes qui ont raconté le sort vécu par des familles qui vivent dans la pauvreté. Le vécu de la pauvreté est aussi mon quotidien. Le professeur a dit quelque chose que je connaissais déjà mais je me suis dit : « au moins, c'est un professeur qui le dit maintenant et pas seulement nous. » Mais il y avait quelques mots de lui que je n'ai pas compris. Tout allait tellement vite.

Je me suis aussi rendu compte que vous aviez préparé les questions qu'il fallait aborder et rien au-delà de ces questions. Mais j'aurais voulu savoir des choses nouvelles, qu'on ne répète pas seulement ce que nous connaissons déjà ! Par exemple, comment ce professeur avance-t-il avec ses étudiants ? Mais nous n'en sommes pas arrivés jusque là. On a dit « ce n'est pas la question posée » ou bien quand on pose une question qui va au-delà de ce qui a été préparé, les personnes sont plutôt dépassées et tu ne reçois pas de réponse non plus.

MRB du fait qu'on a dit « on va travailler exactement sur cela », on ne pouvait pas poser d'autres questions ?

NS : On peut poser des questions du genre, « est-ce que j'ai bien compris ceci ou cela.. Mais quand on n'a pas compris du tout, ce n'est pas possible de poser cette question.

MRB : **Et puis, c'est difficile de discuter sur le contenu ?**

NS : oui, pour moi cela devient difficile, parce que je ne sais pas ce que celui qui parle veut dire. J'ai compris ce que Paul Dumouchel disait sur le mendiant qui est là et qu'on ignore pratiquement et du coup il est comme invisible, en on ne le regarde plus. J'ai compris cela, mais j'aurais eu envie de lui demander : « mais vous, sachant tout cela, comment vous vous y prenez avec vos

étudiants ? » Je n'ai pas pu poser cette question, parce que le programme était déjà tout fait. C'était comme une barrière qu'on n'osait pas franchir : on va jusque là mais pas plus loin. C'est notre vie quotidienne qui a été dite et donc il n'y avait rien de nouveau pour moi.

MRB : la seule chose nouvelle était que ce professeur d'université le dise aussi ?

NS : Oui il le disait aussi, mais cela n'allait pas plus loin, ce n'était qu'une répétition de ce qu'on vit.

MRB : As-tu un conseil, une proposition pour le prochain pas, ce qu'il faudrait faire lors d'une prochaine rencontre ?

NS : Peut-être mieux préparer, qu'on sache de quoi il s'agit. Pour qu'on arrive à suivre un peu quand cela va trop vite. Car si vous prenez vraiment une personne parmi les plus pauvres, elle sera perdue dans une telle discussion, et tous n'ont pas comme moi le courage de dire « je n'ai rien compris ». Cela peut énerver les autres et déranger tout le rassemblement quand tu dois demander tout le temps : « De quoi avez-vous parlé, je n'ai rien compris. Que voulez-vous au fond ? »

MRB : Et il faut que ce soit plus clair pourquoi on ne peut parler que de ce qui est marqué sur l'affiche ?

NS : Oui. C'est difficile quand il faut rester dans ce qui est marqué, et que tu n'as pas compris à quoi cela sert, parce qu'il n'y a que ce que tu connais déjà : c'est ta vie qui est de nouveau exposée devant tes yeux. Et tu penses, mais à quoi cela sert, tout cela ? Et tu n'avances pas.